

## Et si c'était moi ? Témoignage d'une bénévole à Grande-Synthe

Laura Hamont, avril 2016

Je reviens d'un court séjour en tant que bénévole sur le camp de réfugiés dit de la Linière, dans la ville de Grande-Synthe près de Dunkerque. Dans une période intermédiaire entre deux emplois, j'avais envie de faire une action concrète de proximité, car je me questionnais énormément sur le rapport à l'autre et à celui que l'on considère comme étranger et/ou différent. Cela me paraissait d'autant plus primordial dans le climat actuel de méfiance et de psychose post-attentats, de l'aveu de nos dirigeants, nous sommes « en guerre ».



J'ai fait cette démarche volontaire en direction de l'association [Utopia 56](#), que j'ai connu grâce à l'excellent [blog de Lisa Mandel](#) sur LeMonde.fr, et qui cherche de manière continue des bénévoles pour aider à la gestion du camp. Je suis partie sur place avec très peu d'informations et quelque appréhension, n'ayant pas une idée précise de la situation. J'avais pris le parti de me tenir éloignée des médias, afin de ne pas être trop imprégnée des préjugés sur l'insalubrité, l'insécurité, la violence et la tension constante. Malgré cela, la pression médiatique reste omniprésente, et j'espérais trouver sur place un démenti de ces préjugés ; en somme j'allais sur place pour accepter d'avoir tort sur ces idées préconçues que l'on accepte parfois sans réfléchir.

*Un « Shelter » fleuri. Laura Hamant*

Le Camp de la Linière s'installe depuis le 7 mars dernier sur une parcelle toute en longueur, coincée entre l'autoroute et la voie ferrée. Elle résulte du déménagement des migrants d'un ancien emplacement, également sur la commune de Grande-Synthe, trop boueux, trop insalubre pour être vivable. Ce deuxième camp a pu voir le jour grâce au concours financier de Médecins sans Frontières et de la mairie de Grande-Synthe, qui contribue à installer des « shelters », des abris de bois et de taules, des sanitaires et divers lieux de vie et de communauté (une école pour enfants, une école de langues pour adultes, des containers de distribution, une

cuisine, un centre médical...). Le camp est prévu pour accueillir 1500 personnes pour le moment.

Voilà pour les présentations. La couverture médiatique de la crise migratoire n'encourage donc pas à une première approche sereine, mais pourtant, ce qui me frappe avant tout en arrivant sur le camp de Grande-Synthe, c'est le calme du lieu : en plein jour, pas de tension palpable, pas d'insécurité excessive. Le seul fourgon de CRS présent ce jour-là est stationné à 200m de l'entrée du camp ; il n'y a pas de patrouille à l'intérieur du camp. J'apprends que le camp accueille quasiment exclusivement des Kurdes, qui partagent une identité et une culture communes, ce qui selon moi contribue à éviter les éventuelles tensions communautaires. Il y a le calme d'une part, mais il y a aussi une certaine convivialité, si j'ose le dire ainsi : dans le camp, tout le monde se dit bonjour, ou plutôt : « hello my friend, how are you ? », avec cet inimitable roulement sur les « r » ! Retourner au métro parisien après cela, où chacun s'empresse de regarder ses pieds et de ne croiser aucun regard, a été très difficile.

C'est ainsi que je prends mon premier service en tant que bénévole sur le camp, à un poste de sécurité qui consiste simplement à surveiller un accès voiture très peu fréquenté au fond du camp. Mais le chemin qui se poursuit à la sortie du camp conduit à



un petit lac non loin de là, c'est *Graines de tournesol. Laura Hamont*

l'occasion de voir passer tout au long de l'après-midi des groupes de familles ou d'amis partant profiter quelques heures du soleil sur les rives. L'un des jeunes hommes qui passe après nous avoir salué fouille ses poches et déverse devant nous un gros tas de graines de tournesol, qu'il est impossible de s'arrêter de grignoter ! Ce petit partage me touche vraiment, parce que je trouve que ce geste tout simple est trop rare dans ma vie de tous les jours, et il fallait que je vienne ici pour le trouver !

Utopia 56 s'occupe de coordonner les autres associations présentes sur le camp, ainsi que les bénévoles qui viennent comme moi pour quelques jours, parfois quelques semaines, pour donner de leur temps. Il y a donc énormément de

roulement dans les équipes, mais en moyenne il y a toujours entre 20 et 30 bénévoles présents par jour. Malgré cette contrainte imposante, nous sommes bien gérés par les chefs d'équipe, et comme les journées sont longues, de 8h à 20h, il nous est proposé de réaliser plusieurs tâches quotidiennes par tranche de 2h : sécurisation des accès, distribution de nourriture, de vêtements et d'objets de première nécessité, nettoyage, aide en cuisine, distribution des repas... de sorte qu'en trois jours j'ai pu apporter mon aide pour presque tous les postes. A la faveur d'un clou traitreusement planté sous le pied, à travers ma basket, je visite même le centre médical !

Les repas sont distribués matin, midi et soir pour tout le monde, réfugiés comme bénévoles. Le thé-café est ouvert tout au long de la journée et permet à tous, comme son nom l'indique, de prendre un thé ou un café accompagné d'un morceau de pain ou de brioche. Ce sont des lieux et des instants de convivialité, favorables à l'échange entre réfugiés et bénévoles. Un soir même, on y danse à la manière kurde pour fêter le départ d'une bénévole ! Dans le thé-café, une bénévole a fabriqué un



*Enseigne : thé-café. Laura Hamont*

plateau de Backgammon, jeu dont les Kurdes sont férus ; autour des joueurs se précipitent les observateurs qui ne sont pas avares de commentaires et de conseils. Ailleurs on sort un jeu de cartes, et chacun s'apprend un jeu et tente d'en expliquer les règles à son voisin. On rit, on se concentre, on triche parfois pour gagner

la partie : on partage ensemble un moment simple qui prend toute sa valeur dans un lieu tel que ce camp de migrants.

Une des encadrantes d'Utopia m'emmène un après-midi à la rencontre des bébés du camp : il y a parmi eux un petit garçon né il y a une dizaine de jours à la maternité de la ville qui dort tranquillement dans les bras de sa mère et sous l'œil inquiet de son père, à l'abri dans leur shelter. Dans ce tourbillon de la guerre, de la fuite, des logements précaires que l'on peine à s'imaginer, le souffle de la vie est là, malgré tout, il triomphe. Je n'ose pas penser aux inquiétudes et à la peur sourde de ses parents de l'accueillir dans un monde aussi hostile.

Je pourrais encore écrire de nombreux paragraphes sur ce bref séjour à Grande-Synthe, mais là n'est pas mon but. J'ai volontairement choisi quelques tranches positives et lumineuses de ce que j'ai pu vivre sur place : avant tout c'est une leçon de simplicité et d'humanité dont j'avais personnellement besoin en ce moment. Je

trouve que le climat anxiogène et méfiant a pu me faire oublier que derrière ces chiffres et ces images ressassés, ce sont des vraies personnes dont il s'agit. Ce sont des gens qui ont quitté leur pays avec un sac à dos pour unique bagage : nous qui avons un rapport assez important à la possession matérielle, pouvons-nous imaginer être ainsi dépouillés de nos biens ?

Je n'ai pas vécu une grande aventure et je ne recommanderais pas aux personnes qui me lisent d'aller voir sur place pour le tourisme, « juste pour voir », mais pour revenir à la simplicité d'un partage et à l'humanité tout simplement. Je repense à mon arrivée à Grande-Synthe, un peu perdue et empruntant un chemin peu fréquenté en direction du camp : j'y aperçois au loin selon toute vraisemblance deux migrants qui portent un sac de course, et je croise à ce moment une dame du voisinage qui tient fermement un spray lacrymogène dans sa main. Sans savoir vraiment où je mettais les pieds, j'avais alors d'instinct tourné les talons avec appréhension. Mais si j'avais du revivre cet instant après les trois jours passés sur le camp, j'aurais simplement dépassé cette dame et demandé, dans mon anglais bancal, mon chemin à ces deux jeunes hommes. J'ai accepté de mettre à mal mes préjugés inconscients, et si vous êtes prêts à le faire aussi, alors je vous y invite vraiment.

Je choisis cette petite anecdote pour conclure, car elle résume bien mon vécu et le décalage qu'il peut y avoir entre les *a priori* et la réalité. Bien sûr je ne dis pas que tout est rose, pour chaque petite joie décrite plus haut, il y a son lot de situations difficiles. Malgré la salubrité et les bonnes conditions sanitaires du lieu, je n'oublie pas quelle détresse et quelle précarité subsistent ici. Je n'oublie pas que ce sont bien souvent des familles éclatées, démunies, à l'avenir incertain. Je n'oublie pas qu'ils sont plusieurs dizaines à essayer chaque nuit de passer la frontière vers le Royaume-Uni, même si ici on n'en parle pas.

A ceux que j'ai pu saluer avant de partir, je n'ai même pas su quoi dire : bonne chance ? (faut-il leur souhaiter de miser sur la chance ?) gardez espoir ? (comment à leur place je ferais pour ne pas me laisser décourager ?) à bientôt ? (dois-je vraiment souhaiter de les revoir ici dans le camp ?). Si c'était moi qui fuyait la guerre et mon pays et qui me retrouvait à des milliers de kilomètres de chez moi, dans un abri de bois et de taule, qu'aurais-je aimé que l'on me dise ?